

## Les « retours » dans l'historiographie française actuelle

Jacques Le Goff

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2322>

DOI : 10.4000/ccrh.2322

ISSN : 1760-7906

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 1999

ISSN : 0990-9141

### Référence électronique

Jacques Le Goff, « Les « retours » dans l'historiographie française actuelle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 22 | 1999, mis en ligne le 17 janvier 2009, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2322> ; DOI : 10.4000/ccrh.2322

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# Les « retours » dans l'historiographie française actuelle

Jacques Le Goff

---

- 1 L'historiographie occidentale et, en particulier française, est marquée depuis une dizaine d'années au moins, par le retour de thèmes et de problématiques qui avaient été auparavant dévalorisés, en particulier sous l'influence des *Annales*. Si ces retours ont des causes diverses et spécifiques, ils sont donc, aussi, un aspect des critiques formulées, depuis plus ou moins de temps, contre les *Annales*.
- 2 Cette communication s'efforcera de répondre aux questions suivantes :
  - est-il vrai que les *Annales* avaient combattu la problématique historiographique en question et « pourquoi » ?
  - pourquoi ces retours se sont-ils produits ?
  - à quelles conditions ces retours peuvent-ils présenter un « progrès » dans l'historiographie aujourd'hui et demain ?
  - ces retours constituent-ils un « système », représentent-ils une orientation historiographique d'ensemble ?
- 3 Les retours pris en compte sont le retour de l'« histoire politique », le retour de l'« événement », le retour de l'« histoire-récit » (histoire narrative), le retour de la « biographie », le retour du « sujet ».

## Le retour de l'histoire politique

- 4 Les *Annales*, à partir de leur fondation par Lucien Febvre et Marc Bloch, se sont détournées et ont même attaqué l'histoire politique qui était devenue l'orientation dominante de l'historiographie issue de l'historicisme allemand et de l'historiographie universitaire française (enseignement de l'histoire à la Sorbonne).
- 5 a) les *Annales* déploraient le niveau superficiel de cette histoire politique qui privilégiait des cadres temporels, chronologiques, artificiels et inadéquats par rapport à la durée

historique authentique et aux différents temps significatifs de l'histoire. C'était une histoire des règnes, des cabinets ministériels, dominée par les souverains, les hommes politiques, marquée par des événements : avènements, morts, constitutions, traités, etc. Cette histoire politique était alliée à une histoire diplomatique et militaire également événementielle : l'histoire-bataille. Elle masquait les mouvements importants de l'histoire : économiques, démographiques, sociaux, culturels qui s'ordonnaient autour d'autres phénomènes rarement événementiels et d'autres chronologies en grande partie indépendantes de la périodisation politique. Cette attitude des *Annales* était aussi une réaction contre la presse de l'époque qui ne s'intéressait quasiment qu'à ce domaine politique et événementiel et dont les deux mamelles étaient la politique politicienne et les faits divers réduits à des récits anecdotiques.

- 6 b) Le retour de l'histoire politique est lié en grande partie à la prise de conscience par les historiens, mais aussi par les spécialistes des sciences sociales et par les observateurs, du présent du politique comme domaine et comme niveau de l'histoire irréductible à autre chose ; par exemple, l'histoire politique réduite par le marxiste vulgaire à une superstructure apparaissait comme autonome dans son fondement par rapport aux infrastructures économiques. Mais un grand changement se faisait déjà jour dans le vocabulaire. Ce que l'on distinguait dans l'histoire vécue des sociétés et qui devait donc faire l'objet d'un concept spécifique dans l'historiographie ce n'était pas « la » politique, tissu d'événements, mais « le » politique comme l'avaient déjà identifié et créé les Grecs de l'Antiquité. À côté de l'*homo oeconomicus*, par exemple, on retrouvait le *zoon politikon* d'Aristote. Cette émergence du politique était en partie une conséquence de l'apparition des sciences sociales et, à la fois, en liaison et en opposition à elles, la perception et la création d'une nouvelle science des sociétés, la « politologie » science « du » politique. Des institutions dont l'objet était, plus particulièrement, ce politique soulignaient et nourrissaient cette attention nouvelle au fait et au niveau politique, par exemple les instituts d'études politiques en France ; de même, un renouveau de la philosophie politique renouant, d'une certaine façon, avec Aristote ou Platon, avec la scolastique médiévale, avec Hegel et Marx, sous l'influence, par exemple, de relectures de Max Weber et d'Alexis de Tocqueville.
- 7 Les défis des nouveaux médias (radio et surtout télévision) qui amplifiaient l'agression du politique dans la vie des sociétés poussaient également l'historiographie à maîtriser ce nouveau monstre historique.
- 8 c) Mais ce qu'il y avait de légitime et de nécessaire dans ce retour à l'histoire politique doit se manifester sous une forme profondément renouvelée de l'histoire politique. D'abord quant au concept lui-même, histoire donc « du » politique et non pas « de la » politique, histoire dont le concept fondamental, pluridisciplinaire est celui de « pouvoir ». Notion qui, tout en assurant une spécificité au politique, montre que l'histoire du pouvoir ne doit négliger, ni le pouvoir économique ni le prestige social pas forcément lié au pouvoir économique et à la richesse, ni le pouvoir idéologique ni le pouvoir de l'imaginaire, etc. Histoire politique renouvelée qui doit, en particulier, accorder une place privilégiée aux aspects symboliques du pouvoir. Ici des œuvres historiographiques pionnières trouvaient enfin leur efficacité, qu'il s'agisse des études de E. P. Schramm sur les insignes du pouvoir, ou du grand livre de Marc Bloch *Les Rois thaumaturges* (1924) qui, longtemps occulté par ses livres postérieurs d'histoire économique et sociale, retrouvait toute sa fraîcheur et toute son importance. Cette histoire politique renouvelée et élargie faisait aussi appel de façon interdisciplinaire à de nouveaux documents exprimant

l'impact des représentations du pouvoir : documents iconographiques, rites et liturgies, etc. Elle créait aussi un nouvel espace d'histoire comparée qui pouvait s'ordonner, soit autour d'un phénomène diachronique comme la royauté, de l'Antiquité à nos jours, soit par la confrontation de manifestations du pouvoir dans les sociétés de diverses aires culturelles (gestes et liturgies du pouvoir en Occident, en Inde, en Chine, etc.), soit par confrontation des rites et des images du pouvoir dans les sociétés dites historiques et les sociétés dites primitives (par exemple rites d'inauguration dans les sociétés européennes et les sociétés africaines). Je me permets d'indiquer que j'ai esquissé ces nouvelles orientations de l'histoire politique dans un article « Is Still Politics the Backbone of History ? », paru en 1971 dans la revue *Daedalus*.

## Retour de l'événement

- 9 Les *Annales* ont combattu l'histoire dite événementielle d'une façon qui n'a pas toujours été, ni bien comprise, ni bien formulée. Cette condamnation faite par les *Annales* a été exprimée par Marc Bloch et par Lucien Febvre selon deux perspectives. La première est celle d'une histoire politique, diplomatique et militaire qui se faisait avec des événements datés, réduisant les phénomènes historiques et leur évolution à une succession discontinue de journées événementielles réunies en une chaîne artificielle. Il fut facile aux fondateurs des *Annales* de montrer que ces événements étaient superficiels, qu'ils ne rendaient pas compte des réalités profondes et durables de l'évolution historique et qu'ils n'étaient que « l'écume de l'histoire ». À cette histoire événementielle superficielle s'opposait une histoire des structures en particulier de structures économiques et sociales, une histoire des profondeurs, une histoire faite autant par les masses anonymes que par les grands hommes, une histoire irréductible à des dates, mais ayant une épaisseur plus ou moins longue de durée. L'expression la plus saisissante en a été la conception braudélienne de la longue durée qui pesait plus dans l'évolution historique par son rythme lent que l'histoire à rythme moyen de la conjoncture et surtout que l'histoire à rythme rapide de l'événement.
- 10 La seconde perspective a été exprimée par Marc Bloch dans *Apologie pour l'Histoire*. Marc Bloch reprochait à Durkheim et à son école de réduire tout ce qui n'était pas structure à un résidu qu'il nommait précisément événement. Or, Marc Bloch, conscient de la valeur de cette catégorie de l'événement et des réalités historiques qu'il exprimait, reprochait à Durkheim d'être incapable d'expliquer l'histoire en rejetant précisément ce résidu important. Le problème était non pas d'évacuer l'événement mais de le remettre à sa place et de l'expliquer dans son rapport avec la structure et la conjoncture. Ici encore les *Annales* condamnaient un certain type d'histoire événementielle ou de sociologie non-événementielle comme ils avaient condamné un certain type d'histoire politique.
- 11 Cette conception de l'événement exprimée par Marc Bloch a été longtemps occultée dans l'héritage des *Annales*. Elle fournit aujourd'hui une des justifications de la réinsertion nécessaire de l'événement dans la problématique historique. L'événement, même s'il appartient à un temps court différent des autres rythmes temporels de l'histoire et par conséquent de l'historiographie, n'en est pas moins nécessaire à l'explication historique globale, et sa nature et son efficacité ne peuvent être comprises qu'en relation avec ces autres rythmes de l'histoire. L'événement est un condensé, un surgissement de conjoncture et il est d'autant plus important qu'il exprime et modifie les réalités historiques profondes normalement régies par le rythme lent de la longue durée.

L'événement est pour reprendre une image banale la pointe de l'iceberg et ne peut être étudié en dehors de l'iceberg lui-même. Un modèle de cette conception de l'événement me semble avoir été donné par Georges Duby dans son livre sur la bataille de Bouvines.

- 12 D'autre part, le retour de l'événement ne s'explique que par des phénomènes nouveaux dans l'histoire, dont Pierre Nora a montré la nature et l'importance dans un article, qui a eu un retentissement mérité, publié dans *Faire de l'Histoire* et précisément appelé « Le retour de l'événement ». Je cite ici Jacques Revel qui cite lui-même un extrait de cet article de Pierre Nora :

L'événement a changé de sens et de fonction. Pierre Nora écrit : « L'histoire contemporaine a vu mourir l'événement 'naturel' où l'on pouvait idéalement troquer une information contre un fait de réalité ; nous sommes entrés dans le règne de l'inflation événementielle et il nous faut, tant bien que mal, intégrer cette inflation dans le tissu de nos existences quotidiennes ». Multiplié, démesurément gonflé par les moyens de communication qui le produisent, l'événement donne désormais à lire l'imaginaire d'une société pour laquelle il joue, tout ensemble, le rôle d'une mémoire et celui d'un mythe. Analyser l'événement contemporain, sa structure, ses mécanismes, ce qu'il intègre de signification sociale, ne serait plus dès lors s'interroger sur une écume du temps historique mais tenter d'approcher le fonctionnement d'une société à travers les représentations partielles et déformées qu'elle produit d'elle-même.

- 13 Cette analyse de Pierre Nora – montrant l'avènement d'un nouvel événement lié aux nouveaux médias et en particulier à la télévision, médias qui produisent l'événement plutôt que de se contenter de le diffuser – peut être étendue, sans masquer la dimension nouvelle de l'événement contemporain, à l'ensemble des événements du passé. La chronique, le document-monument, qui nous transmettent la mémoire d'un événement, en réalité, l'ont aussi produit. Non seulement il serait demeuré, sans eux, enfoui dans le passé mais il aurait été englué dans l'ensemble de la durée historique. En fait, l'événement ainsi conçu est le triomphe de la problématique des *Annales*. Celles-ci ont montré contre les historiens positivistes que le fait historique n'était pas un donné mais un produit du questionnement et de l'activité de l'historien. Cette conception de la production de l'histoire s'étend désormais à l'événement. De plus, cette conception intègre dans l'histoire événementielle, la dimension de l'imaginaire devenue, dans le sillage des *Annales*, un des objets et une des méthodes de l'analyse historique et, permet de mieux saisir les rapports entre histoire et mémoire qui constituent l'un des objets essentiels de la réflexion historique actuelle.

## Le retour du l'histoire-récit

- 14 Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie scientifique occidentale a tendu à s'éloigner de l'histoire-récit. Si cette tendance a été particulièrement nette chez les historiens des *Annales*, elle était, en fait, plus générale, y compris, déjà, chez les historiens dits positivistes. L'histoire, devenue objet d'enseignement universitaire, se faisait de plus en plus technique sinon scientifique, grâce en particulier à l'importance croissante des sciences dites auxiliaires de l'histoire ; volonté d'expliquer autant que de raconter, désir d'éloigner l'historiographie du caractère éminemment littéraire qu'elle avait revêtu antérieurement et qui avait connu un sommet avec l'histoire romantique, même si celle-ci combinait la vision littéraire avec un souci plus attentif du recours aux documents et de leurs critiques. Michelet est l'historien type de cette histoire qui exerce son imagination

visionnaire dans les archives. Il faut y voir aussi l'influence des autres sciences sociales, de la géographie, de l'économie et des sciences sociales nouvelles, démographie et sociologie, de même qu'une ethnologie étudiant des peuples dits sans histoire, ce qui signifie à la fois des peuples vivant dans un temps immobile et des peuples dont on ne peut que décrire mais non raconter la structure et le fonctionnement.

- 15 Plus généralement, l'érosion de l'intérêt pour les grands personnages, pour l'anecdotique et le pittoresque, la recherche des structures et des modèles, reléguait l'histoire-récit au niveau inférieur ou marginal de la petite histoire. L'histoire-récit avait tendance à être confinée dans le roman historique dont les liens avec l'histoire proprement dite étaient et demeurent aujourd'hui encore ambigus. La lassitude éprouvée par le grand public et par une partie des historiens eux-mêmes, face à une histoire abstraite et sans intrigue, préparait une réaction. Cette réaction a connu une expression particulièrement raffinée sur le plan théorique dans le livre de Paul Veyne *Comment on écrit l'histoire*, où précisément la notion d'intrigue, sans éviter l'écueil d'une trop grande proximité avec la littérature et le roman, réconciliait les orientations modernes de l'historiographie avec la tradition de l'histoire-récit. À un niveau de moindre valeur théorique, mais avec peut-être plus de retentissement dans le milieu des historiens, un des grands historiens anglais, Lawrence Stone, – lié à la revue *Past and Present* considérée comme proche de l'esprit des *Annales* – réclamait le retour à l'histoire-récit, s'attirant une réplique d'un autre grand de *Past and Present*, Eric Hobsbawm. Cette discussion trouvait un écho dans la revue française dirigée par Pierre Nora, *le Débat*. L'alarme suscitée par l'article de Lawrence Stone était surtout sensible chez les historiens pratiquant l'interdisciplinarité entre l'histoire et les sciences sociales car une des conséquences qui paraissaient inévitables du retour de l'histoire-récit était l'éloignement de l'histoire par rapport aux sciences sociales dont le propre était que leur description n'était pas réductible à des narrations.
- 16 Le retour de l'histoire-récit, encore volontiers appelé histoire narrative, se compliquait par l'émergence d'un grand débat en philosophie et dans les sciences de la littérature et du langage, l'apparition d'un domaine nouveau illustré notamment par Jacques Derrida, la narratologie. Je ne suis pas sûr que – comme cela était déjà arrivé avec la linguistique et notamment la linguistique saussurienne, ou le structuralisme – il n'y ait pas eu de grands malentendus entre les conceptions des narratologues et celles des historiens partisans du retour à l'histoire narrative. Il y aurait là un dossier à clarifier. Je me bornerai à quelques remarques banales.
- 17 La première, c'est que toute conception historiographique doit, me semble-t-il, recourir épisodiquement à des séquences narratives mais, évidemment, ce n'est pas ce que l'on peut appeler de l'histoire-récit. La seconde, c'est qu'il importe de se rendre compte que l'histoire-récit n'est pas plus innocente que les autres formes d'histoire. Elle procède aussi du faire de l'histoire ; elle suppose toute une série de conceptions plus ou moins conscientes, de visions de l'histoire, d'opérations de montages de l'histoire dont le résultat est d'autant plus redoutable que le non-dit supposé échappe au consommateur et souvent au producteur lui-même. L'histoire narrative est probablement l'histoire la plus inconsciemment idéologique. J'en tire deux conclusions qui en tout cas inspirent ma pratique. La première c'est que le recours à l'histoire narrative doit faire préalablement à son écriture l'objet d'une analyse soignée par l'historien de ce que suppose et met à contribution le récit historique. Ce que l'on retrouve, et qui me paraît beaucoup plus important que le problème de l'histoire narrative, c'est celui de « l'écriture de l'histoire ». Enfin je crois qu'au retour en force de l'histoire narrative, même sous des formes

renouvelées, à la différence d'autres retours qui introduisent d'importantes innovations dans la réflexion historique, comporte une grave menace de retour en arrière. J'ajoute que l'histoire narrative vient aussi, à mon sens, inutilement compliquer le problème si fondamental et si complexe de l'agencement entre des temps de la durée historique et des concepts temporels de l'historien.

## Le retour de la biographie

- 18 La situation de la biographie dans l'historiographie occidentale du xx<sup>e</sup> siècle et dans le mouvement des *Annales* lui-même est complexe. Là encore le mouvement qui éloignait les historiens universitaires, comme l'étaient en majorité les historiens des *Annales*, de la biographie, était largement répandu, en dehors même de la mouvance des *Annales*. Le grand homme comme objet historique était démodé. Il ne paraissait plus capable de permettre à l'historien de faire de l'histoire. Le genre biographique était aussi entraîné dans le discrédit de l'histoire narrative et de façon générale d'une histoire plus littéraire et artistique que scientifique. Les meilleures biographies étaient souvent écrites par des essayistes, des romanciers, non des historiens. Les historiens des *Annales* étaient, semble-t-il, à la fois divisés et hésitants face à la biographie. Lucien Febvre par tempérament, sinon par vision de l'histoire, était porté vers la biographie. Certes, une biographie qui permettait de trouver des problèmes à travers un homme et, à cet égard, son Luther est exemplaire. Marc Bloch était visiblement très peu attiré par la biographie. Mais c'était un trop bon historien, et trop consciencieux dans son enseignement universitaire, pour ne pas sentir que, sinon le grand homme, du moins l'individu, ne pouvait pas être exclu de l'histoire. Nous retrouverons plus loin sous un autre angle la question de l'individu mais je voulais dès maintenant signaler que ce problème est aussi essentiel dans le champ de la biographie.
- 19 On peut, je crois, prendre comme exemple des transformations que les historiens des *Annales* ont voulu faire subir à la biographie, soit pour l'éclairer autrement soit pour la rendre dérisoire, la célèbre thèse de Fernand Braudel, *La Méditerranée à l'époque de Philippe II*, (1949) et le beau livre de Pierre Goubert, *Louis XIV et vingt millions de Français* (1966). Dans la thèse de Braudel, la Méditerranée engloutit en quelque sorte Philippe II qui n'est plus qu'un repaire chronologique dérisoire ; la parodie de portraits que Fernand Braudel, pour s'amuser, esquisse à la fin du livre, et qui a été prise au sérieux par des philosophes sans humour, montre – délibérément – combien les personnages collectifs (y compris les personnages géographiques) saisis par l'histoire peuvent déboulonner de leur place, dans l'historiographie, les hommes naguère les plus prestigieux. Dans l'outrance voulue de Fernand Braudel, il y a bien évidemment une volonté méthodologique. Pierre Goubert recherche dans une autre direction le dialogue entre le grand personnage et la masse. Formé à la démographie historique qu'il a lui-même puissamment contribué à créer, sous sa forme moderne, il institue en quelque sorte un équilibre entre l'individu-monarque et la masse, sans cacher d'ailleurs, que ses intérêts vont plus à celle-ci qu'à celui-là. Le livre récent de François Bluche sur Louis XIV marque le retour en force de la biographie sur le même terrain. Il faut d'abord se souvenir, ici encore, de la situation de la production historique et de la méthodologie, il y a cinquante ans. Les biographies se constituaient, non seulement autour d'une conception naïve du grand personnage, mais aussi et peut-être, surtout, à l'aide d'une psychologie éculée, pleine d'anachronismes et



de superficialité, parfaitement incapable de rendre la complexe et déroutante authenticité d'un personnage historique.

- 20 Dans le même temps, les *Annales* faisaient des recherches plus ou moins tâtonnantes sur la psychologie collective historique qui devait notamment conduire à l'émergence du concept de mentalité qui, à vrai dire réduisait, encore un peu plus, la spécificité de l'individu et, grignotait encore la place de la biographie dans la production historique.
- 21 Cependant, en dehors de tout esprit d'école, de grands historiens produisaient, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, des modèles impressionnants de biographies. J'en citerai trois. Le premier c'est le *Frédéric II* (1927) d'Ernst Kantorowicz. Débarrassons-le de toute son emphase idéologique et romantique ; il reste une impressionnante étude d'un personnage dont l'individualité et la stature éclatent à travers une étude d'histoire totale, de géo-histoire, d'histoire politique nouvelle, d'histoire culturelle. Mon second modèle est le chef d'œuvre unique d'Arsenio Frugoni, *Arnaldo da Brescia nelle fonti del secolo*, depuis traduit en français sous le titre *Arnaud de Brescia dans les sources du XII<sup>e</sup> siècle*. Frugoni y montre comment une étude de sources, qui tourne le dos à la méthode philologique classique, peut permettre d'approcher l'individualité d'un personnage, très diversement présenté et interprété par les sources et, jusqu'alors plus caché que montré par celles-ci. C'est une biographie décryptage. Enfin Peter Brown dans sa biographie de *Saint Augustine of Hippo* (1967) – traduction française, *La Vie de saint Augustin* – montrait un homme, avec une subtilité et un sens étonnant d'une histoire totale. À travers son œuvre et son action, se révélait une biographie croisée, à la fois traditionnelle et moderne.
- 22 La biographie aujourd'hui me semble suivre deux voies dont le seul point commun est de vouloir répondre à un visible appel d'un public lassé par l'abstraction des structures et la sécheresse de l'histoire économique. Dans l'abondante production biographique actuelle, certains ouvrages, tout en s'efforçant d'être mieux informés que par le passé, restent assujettis à une psychologie superficielle, anachronique et périmée, à une jouissance anecdotique sans intérêt et, à des velléités d'écriture rarement heureuses. Une autre, au contraire, s'efforce de montrer que la biographie peut être un des moyens de jeter sur l'histoire un regard qui trouve dans un homme les préoccupations de la recherche historique la plus neuve, qui trouve dans le temps d'une vie une des durées significatives de l'histoire et de la biographie, qui atteint dans une incarnation concrète les grands mouvements de l'histoire politique, de l'histoire économique et sociale, de l'histoire culturelle, de l'histoire des mentalités et de l'imaginaire, sans les réduire à des phénomènes quantitatifs où se perdrait ce qui fait l'authenticité et le sens d'un personnage en histoire. Certes, et ceci est révélateur, et des structures historiques et des réalités historiographiques, pour les périodes anciennes, la documentation ne peut guère permettre que des biographies de personnages éminents. Mais, de plus en plus, les historiens s'efforcent, dès que l'évolution et que le document le permettent, de prendre pour héros les obscurs, les petits, les sans grade, représentatifs d'un type, d'une catégorie, d'un moment. Ce mouvement ne peut être séparé du mouvement historiographique et éthique qui affirme un droit à l'histoire pour d'autres que les puissants ou les prestigieux. Je crois que la biographie est en train de devenir un des moyens de faire une histoire totale « de » l'homme et « des » hommes, un des domaines les plus importants de l'anthropologie historique. Je m'y suis efforcé dans mon *Saint Louis* (1996).



## Le retour du sujet

- 23 Ce dernier retour est différent des autres. Il concerne moins, à première vue, l'histoire que la philosophie et d'autres sciences sociales comme la sociologie en particulier. Il semble répondre à une réaction contre les différentes formes de déterminisme qui se sont imposées dans ces domaines. Sans en être l'équivalent ni s'y réduire, on peut dire que ce retour est sans doute à rapprocher en historiographie du retour de l'individu. Au-delà, en effet, du retour des personnages en histoire politique ou dans la biographie, c'est bien le retour de l'individu qui émerge face non seulement aux structures et aux modèles abstraits mais aussi aux personnages collectifs de l'histoire sociale, groupes, catégories, classes, masses, etc. Le problème de l'émergence de l'individu, à certaines époques de l'histoire, est un vieux serpent de mer de l'historiographie. Ce problème présente d'ailleurs une complexité que je me contente d'indiquer ici avec, notamment la question des rapports entre les notions d'individus et de personnes.
- 24 Pour m'en tenir aux périodes anciennes, on considère, traditionnellement, qu'il y a émergence de l'individu dans l'histoire, dans le cadre de la cité antique, avec le personnage du citoyen en qui se retrouve un modèle catégoriel et le fondement idéologique et politique d'une certaine autonomie de l'individu. Une seconde période a fait l'objet d'un débat récent et toujours ouvert pour le Moyen Âge. Divers historiens, avec plus ou moins de nuances, ont reconnu une émergence de l'individu aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Ce débat, auquel ont participé, entre autres Colin Morris, Carolin Bynum et Jean-Claude Schmitt, a vu surtout l'intervention d'Aaron Gurevitch. Il vient d'écrire un ouvrage sur *La naissance de l'individu dans l'Europe médiévale*. Sa thèse intègre, en particulier, l'aspect scandinave de l'émergence de l'individu à travers les sagas. La période décisive d'intérêt, pour l'individu, et d'auto-affirmation de celui-ci, est moins, comme on le pensait habituellement, la Renaissance que le cœur et la fin du Moyen Âge. Il est clair que l'actualité des débats historiographiques sur les périodes d'affirmation de l'individu est liée aux interrogations actuelles sur l'individualisme contemporain.
- 25 De l'individu au sujet il y a cependant un évident déplacement. Ce qui est en cause c'est le problème des acteurs de l'histoire ; la considération du sujet oblige à sortir du domaine propre à l'historien pour entrer dans celui du philosophe. C'est en effet un philosophe, Jacques Rancière, qui vient de reprocher au mouvement des *Annales*, depuis son ancêtre Michelet jusqu'à Fernand Braudel, de s'être contenté d'un semblant de traitement des membres des couches inférieures de la société en tant que sujet de l'histoire. Là où les historiens des *Annales* se donnent comme historiens démocrates, en reconnaissant le droit à l'histoire des membres de ces catégories et, en particulier, à ceux auxquels s'intéresse Jacques Rancière, les ouvriers, ces historiens, en fait, se mettent eux-mêmes à la place de ceux qu'ils prétendent transformer en sujet et, font de l'historien le nouveau sujet de l'histoire. Je n'entrerai pas dans ce débat qui, pour moi, s'éloigne trop du métier d'historien. Je dirai simplement, d'abord que, comme l'ont bien montré Michel de Certeau et Michel Foucault, c'est un progrès de l'historiographie que de prendre conscience de l'acte de faire de l'histoire et, de dire d'où parle l'historien, en quoi il est le producteur du faire de l'histoire et, non pas acteur de l'histoire objective, vécue, mais acteur de l'acte historiographique. Une fois de plus on retrouve la confusion entre l'histoire avec un grand « H » et l'histoire avec un petit « h » : l'historiographie.

- 26 Je crois plus que jamais à la nécessaire distinction entre le métier historique et la philosophie de l'histoire. C'est évidemment le droit et le devoir des philosophes de penser ces deux types d'histoire et d'en montrer, selon leur propre métier, les rapports. Cette pensée philosophique de l'histoire est très utile aux historiens, mais ils n'ont pas à se faire, eux-mêmes, philosophes, fût-ce de l'histoire.
- 27 Il y a une manière proprement historique de réfléchir au rapport entre le hasard et la nécessité. Le hasard et la nécessité des historiens ne sont pas le hasard et la nécessité des philosophes, même s'il y a d'évidentes interfaces entre eux. Je souhaite donc que les historiens soient attentifs à ce retour du sujet dans les champs voisins (Alain Touraine vient d'en affirmer la nécessité dans le champ du sociologue), mais que ces mêmes historiens ne cherchent pas à utiliser un concept, un outil, la notion de sujet, dans leur propre champ qui a besoin d'un autre outillage conceptuel.
- 28 Je me permets, enfin, de dire que le nécessaire renouveau de l'histoire ne doit surtout pas se réduire à la somme de ces retours. Une part de ceux-ci n'est que la volonté de revanche d'historiens dépassés et de leurs héritiers. L'autre partie très positive de ces retours est, en fait, la transformation profonde de vieilles catégories, par une problématique renouvelée au choc de l'histoire vivante.
- 29 Repenser les nouveaux rapports de l'histoire avec les sciences sociales, repenser les nouveaux aspects des données fondamentales de temps et d'espace pour les historiens, réfléchir à ce que doit être (si on veut la maintenir au cœur de l'histoire) la nouvelle histoire sociale – l'ancienne faisant eau de toutes parts, en histoire comme dans les autres sciences sociales –, réfléchir aux nouveaux modes d'écriture que requiert l'historiographie, étudier les nouvelles formes de production et de diffusion de l'historiographie, ce sont, me semble-t-il, quelques-unes des tâches essentielles de notre réflexion collective et de nos débats. Quant au terme d'historiographie et à la pratique qu'il recouvre, on sait qu'il a beaucoup évolué depuis quelque temps et qu'il tend à être remplacé par le concept d'histoire de l'histoire. La tradition historiographique française, longtemps réticente à se prendre pour objet de réflexion, s'est, maintenant, je crois, engagée de manière décisive sur ces nouvelles voies de l'histoire de l'histoire.
- 30 Il me semble, enfin, que la réflexion sur l'attitude que doivent adopter les historiens vis-à-vis du contemporain, du présent, de ce que Marc Bloch appelait volontiers l'actuel, doit continuer. Nous n'avons pas encore réussi à bien définir dans quelles conditions l'histoire du présent peut être une véritable histoire. Je crois aujourd'hui que des concepts tels que « histoire immédiate », ne font que masquer notre impuissance à éviter une rupture entre nos pratiques d'historiens vis-à-vis du passé et vis-à-vis de l'« actuel », au-delà d'évidentes différences imposées, par exemple, par les sources.
- 31 Et finalement ne devons-nous pas reprendre le souhait que formulait Marc Bloch de voir l'historien s'intéresser au futur. Ici encore la futurologie ne m'apparaît que comme un faux-semblant. Il nous appartient de décider si nous sommes capables d'une certaine maîtrise du futur en tant qu'historiens.